

## D'HOLBACH ET BOULANGER

Jamais [la religion chrétienne] n'avait éprouvé autant d'attaques que vers la fin du 18<sup>e</sup> siècle. Les ouvrages les plus forts en dialectique et en érudition l'assaillirent à coups redoublés. Ces écrits qui parurent sous les noms de Boulanger, de Fréret, Mirabaud, Dumarsais, etc. étaient pour la plupart pseudonymes et sortaient presque tous de la plume féconde et vigoureuse du baron d'Holbach. Il fallait opposer à de pareils écrits des ouvrages également forts de raisonnements et capables de neutraliser leur influence. Plusieurs athlètes descendirent dans l'arène et osèrent se mesurer avec nos philosophes. Bergier, Guenée, Nonotte, Gérard, Pey, Barruel, Lefranc de Pompignan alors évêque du Puy, furent ceux qui se distinguèrent le plus dans cette lutte et dont les ouvrages eurent le plus de succès<sup>1</sup>.

L'éloge posthume qu'Etienne Psaume rend, en 1809, à l'un de ces « athlètes » descendus dans l'arène philosophique de la fin du 18<sup>e</sup> siècle, Jean-Baptiste Aubry<sup>2</sup>, résume avec assez de précision les enjeux du combat philosophique que se livrent dans la deuxième moitié du 18<sup>e</sup> siècle (et la métaphore du combat est ici volontairement exploitée par l'auteur) philosophes et « anti-philosophes ». Certes, le père Aubry, bénédictin et membre de l'Académie de Nancy, ne fait pas partie des guerriers les plus célèbres, concède Psaume, mais ses *Questions philosophiques sur la religion naturelle* n'avaient pas moins l'intention de résoudre en une fois, « avec les seules lumières de la raison, les objections des athées, des matérialistes, des pyrrhoniens et des déistes »<sup>3</sup>, confondant dans un même mouvement des courants de pensée que les auteurs clandestins eux-mêmes ne parviennent pas toujours à concilier. Il est vrai aussi que le père Aubry ne mentionne aucun des acteurs qu'identifie l'auteur de l'éloge : ses cibles principales restent Bayle et Voltaire (parfois même Rousseau), chez qui il perçoit les dangereux principes de Spinoza. N'empêche que, dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et surtout au début du XIX<sup>e</sup> siècle, le nom de plusieurs des acteurs de ce combat semblent clairement connus, et que le jeu des attributions fantaisistes que pratique depuis longtemps la littérature clandestine ne trompe plus personne.

Dans ce jeu cependant, le nom du baron d'Holbach semble cristalliser aux yeux du commentateur l'action des philosophes de la deuxième moitié du 18<sup>e</sup> siècle. C'est bien sa plume « féconde et vigoureuse » qui est désignée comme responsable des textes circulant sous les noms de Fréret, Dumarais, Mirabaud et bien sûr Nicolas-Antoine Boulanger, à qui le

---

<sup>1</sup> Etienne Psaume, *Éloge de M. Aubry, ancien prieur bénédictin, membre de l'Académie de Nancy*, Paris, chez Colas et Mongié l'aîné, p. 10.

<sup>2</sup> Paris, T. Barrois, 1782.

<sup>3</sup> *Ibid.*, page de titre.

baron avait attribué son sulfureux *Christianisme dévoilé*<sup>4</sup>, un titre faisant écho à celui de l'*Antiquité dévoilée par ses usages*<sup>5</sup> du même Boulanger. Etienne Psaume ne se contente donc pas de dénoncer des idées dangereuses pour la religion chrétienne, il dénonce aussi des pratiques auctoriales et éditoriales représentatives du combat philosophique des Lumières, et que le baron d'Holbach incarne de manière exemplaire, en particulier l'usage des fausses attributions ou des prête-noms philosophiques.

Cette pratique des noms d'emprunt n'est pas une spécialité de d'Holbach. On sait à quel point Voltaire, par exemple, fait usage de ces attributions : tantôt il emprunte le nom d'un écrivain déjà mort et avec lequel il a quelque compte à régler, comme lorsqu'il attribue le *Dîner du comte de Boulainvilliers* à Saint-Hyacinthe, tantôt il a recours à des noms totalement fictifs, d'origines très différentes, comme frère Pédiculoso, le docteur Goodnature Wellwisher, ou encore le célèbre docteur Ralph<sup>6</sup>. Cette pratique est d'ailleurs courante dans l'univers de la littérature clandestine : les noms de Fréret ou de Boulainvilliers, par exemple, apparaissent parfois autant comme une manière de protéger le véritable auteur d'un texte clandestin que comme une piste donnée au lecteur désireux d'identifier la nature de l'écrit qu'il a entre les mains, induisant parfois en erreur des éditeurs modernes qui ont inclus dans des éditions d'œuvres complètes des textes qui en réalité ont été attribués à ces auteurs de manière volontairement trompeuse<sup>7</sup>. Le jeu des attributions est d'ailleurs très varié et mériterait à lui seul une étude de détail. Pensons par exemple à *La Foi anéantie*, manuscrit clandestin datant des années 1760 et dont l'unique exemplaire, conservé à la bibliothèque Mazarine<sup>8</sup>, est attribué à « M. Hobbès », (Hobbes est mort depuis presque un siècle) et dont le rapport au cercle holbachique n'est certainement pas à exclure<sup>9</sup>.

Il n'y a donc rien de particulièrement original de la part du baron d'Holbach lorsqu'il emprunte le nom de Boulanger pour en faire l'auteur en 1765-1766 de l'un de ses écrits les plus polémiques à l'encontre de la religion chrétienne, d'autant que ce même Boulanger est mort depuis 1759 et que ses œuvres sont publiées par d'Holbach et ses collaborateurs entre

<sup>4</sup> *Le Christianisme dévoilé ou Examen des principes et des effets de la religion chrétienne*, 1766.

<sup>5</sup> Nicolas-Antoine Boulanger, *L'Antiquité dévoilée par ses usages, ou Examen critique des principales opinions, cérémonies et institutions religieuses et politiques des différens peuples de la terre*, Amsterdam, Marc-Michel Rey, 1766 ; *Recherches sur l'origine du despotisme oriental*, s.l. [Genève], 1761.

<sup>6</sup> On aura reconnu là, respectivement, les auteurs du *Sermon des Cinquante* (1749), de *Candide* (1759), de *La Défense de Milord Bolingbrooke* (1752) et de *Candide* (1759).

<sup>7</sup> C'est le cas des *Œuvres philosophiques de Boulainvilliers* publiés par Renée Simon, La Haye, Martinus Nijhoff, 1973-75.

<sup>8</sup> Mazarine 1189 [A].

<sup>9</sup> M.S. Seguin, « Les manuscrits philosophiques clandestins : une pensée en mouvement. L'exemple de *La religion chrétienne analysée* et de ses paratextes », dans *Tangence* 81, 2006, p. 77-95.

1761 et 1767. Mais, comme l'a montré Alain Sandrier<sup>10</sup>, le choix que fait d'Holbach d'attribuer ses œuvres à des auteurs divers répond en réalité à une stratégie bien plus complexe, qu'on ne saurait d'ailleurs résumer à la simple volonté de protéger ses activités philosophiques. De fait, l'utilisation que fait d'Holbach du nom et des œuvres de Boulanger relève d'une volonté fort habile inscrite dans un double mouvement rhétorique : d'une part, infléchir le sens de l'œuvre de Boulanger en l'associant à un combat philosophique qui dépassait sans doute les intentions de l'auteur, tout en légitimant d'autre part l'œuvre polémique du baron lui-même. Mais le rapport à l'œuvre de Boulanger prend ailleurs une autre dimension, car d'Holbach trouve dans les œuvres du collaborateur de l'*Encyclopédie* un fondement scientifique majeur au matérialisme athée qui sert de socle à son système philosophique mais qui en constitue peut-être même une forme d'aporie. Ce sont ces deux points que nous aborderons dans les pages qui suivent.

Comme l'a montré A. Sandrier dans les recherches qu'il a consacrées à d'Holbach, la stratégie éditoriale du baron ne doit pas être dissociée de sa stratégie auctoriale, voire de ce qu'Alain Sandrier définit comme le « style philosophique » de l'auteur<sup>11</sup>. De même, son implication dans la publication posthume des œuvres de Boulanger permet à d'Holbach de construire l'image d'un Boulanger philosophe, porteur d'un message historique et scientifique majeur, conscient des difficultés de sa mission, mais confiant dans la raison, et décidé à livrer un testament philosophique (image porteuse d'ailleurs dans l'ensemble de l'œuvre holbachique) à la postérité. La publication en peu de temps de l'ensemble des écrits du très discret Boulanger aurait ainsi infléchi le sens de l'œuvre de l'ingénieur des Ponts-et-Chaussées, que rien ne destinait à la polémique philosophique et anti-chrétienne, faisant de lui un acteur majeur du combat des Lumières contre la superstition religieuse. On peut mentionner, à titre d'exemple, la mise en valeur de la « Lettre de l'auteur à M. \*\*\* », l'une des dernières lettres envoyées par Boulanger à son ami Helvétius, placée en ouverture de l'édition des *Recherches sur l'origine du despotisme oriental*<sup>12</sup>, et qui ne concerne pas directement l'œuvre de Boulanger, mais la condamnation de *De l'Esprit*, en 1758 : les termes employés par Boulanger pour défendre l'œuvre de son correspondant et ami des attaques des ennemis de la philosophie semblent ainsi, par simple effet de proximité, constituer une

---

<sup>10</sup> Alain Sandrier, *Le style philosophique du baron d'Holbach. Conditions et contraintes du prosélytisme athée en France dans la seconde moitié du XVIIIe siècle*, Paris, H. Champion, 2004.

<sup>11</sup> *Ibid.*

<sup>12</sup> N.-A. Boulanger, *Recherches sur l'origine du despotisme oriental*, s.l. [Genève], 1761.

défense par anticipation de son propre travail, qui était pourtant resté inédit au moment de sa mort.

On peut cependant s'interroger sur la chronologie des publications de l'œuvre de Boulanger par d'Holbach et ses collaborateurs, et, faute d'informations précises sur les dates de composition des œuvres et des circonstances exactes de leur publication, avancer du moins quelques hypothèses. Le système de Boulanger repose, on le sait, sur l'idée que l'ensemble des croyances et des formes politiques de l'Antiquité s'expliquent par les conséquences néfastes que les catastrophes géologiques primitives (et que la tradition a conservées sous le nom générique de « déluge ») ont pu avoir sur l'esprit des premières sociétés humaines<sup>13</sup>. Dans cette logique, l'œuvre de Boulanger s'articule en trois temps : premièrement, le volet proprement géologique, que constituent les *Anecdotes de la nature*, restées inédites jusqu'à une date récente<sup>14</sup> et que peut-être d'Holbach n'a pas connues<sup>15</sup> ; deuxièmement, le volet historique et religieux que constituent l'*Antiquité dévoilée par ses usages*<sup>16</sup>, où l'auteur s'intéresse plus particulièrement aux conséquences des catastrophes géologiques primitives sur la naissance des croyances religieuses et des premières sociétés ; et troisièmement, le volet proprement politique, celui que développent les *Recherches sur l'origine du despotisme oriental*. Cet ordre semble d'ailleurs correspondre à la logique interne du système même de Boulanger pour qui, contrairement à la plupart des auteurs de l'époque, ce n'est pas la religion qui a une origine politique, mais plutôt le contraire : d'après Boulanger, on ne peut comprendre l'origine des formes politiques si on ne s'intéresse pas d'abord à l'origine des croyances religieuses, qui les ont précédées, puisque la première forme de gouvernement humain de l'Antiquité a été la théocratie. Ainsi donc, dans la logique propre au système de Boulanger, les arguments développés par l'*Antiquité dévoilée par ses usages* précèdent nécessairement ceux des *Recherches sur l'origine du despotisme oriental*, qui en sont l'application politique.

Pourtant, c'est ce dernier texte qui est publié en premier par d'Holbach et Naigeon en 1761, deux ans après la mort de Boulanger. Les raisons de ce choix particulier nous échappent : elles peuvent être matérielles (les éditeurs disposaient alors du manuscrit des

---

<sup>13</sup> Maria Susana Seguin, *Science et religion dans la pensée française du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le mythe du Déluge universel*, Paris, H. Champion, 2001.

<sup>14</sup> Nicolas-Antoine Boulanger, *Anecdotes physiques de l'histoire de la nature, avec La nouvelle mappemonde, et le Mémoire sur une nouvelle mappemonde*, édition critique, textes établis et commentés par Pierre Boutin, Paris, H. Champion, 2006.

<sup>15</sup> Dans tous les cas, aucun élément ne permet pour le moment de le supposer.

<sup>16</sup> Nicolas-Antoine Boulanger, *L'Antiquité dévoilée par ses usages, ou Examen critique des principales opinions, cérémonies et institutions religieuses et politiques des différens peuples de la terre*, Amsterdam, Marc-Michel Rey, 1766.

*Recherches* et non pas de celui de l'*Antiquité* ?), elles peuvent relever d'un choix d'ordre thématique, et notamment l'intérêt que le despotisme oriental pouvait susciter dans les années 1760, dans le sillon de *L'Esprit des Lois* de Montesquieu auquel Boulanger fait explicitement référence. Quant à l'*Antiquité dévoilée*, elle ne sera publiée que quatre à cinq années plus tard, au début de l'année 1766, et vraisemblablement, après la composition, voire la publication effective du *Christianisme dévoilé* écrit par d'Holbach et attribué à « feu M. Boulanger ». Or, si l'on suit l'analyse proposée par Manfred Naumann<sup>17</sup> à partir des indices textuels et matériels<sup>18</sup>, la composition du *Christianisme dévoilé* du baron aurait eu lieu entre 1762 et 1765. Ainsi, dans la logique éditoriale conçue par d'Holbach, ce n'est pas le *Christianisme dévoilé* qui rappelle au lecteur l'œuvre de Boulanger, mais au contraire l'*Antiquité dévoilée par ses usages*, paru quelques mois après, qui fait écho au *Christianisme dévoilé*. De sorte que, par le même phénomène de contagion par proximité que nous avons observé dans le cas de la « Lettre à M\*\*\* », l'œuvre de Boulanger prend alors une tonalité polémique antichrétienne qui semble moins évidente lorsqu'on la replace dans la logique de composition voulue par son auteur. Suivant donc la logique éditoriale de d'Holbach, l'œuvre de Boulanger vient refermer d'une certaine manière un cycle (Boulanger / d'Holbach / Boulanger) qui renforce l'artifice par lequel le baron attribue son œuvre à Boulanger, tout en donnant aux écrits de celui-ci une tonalité sulfureuse.

Cette analyse viendrait s'ajouter à celle que propose A. Sandrier, et confirmerait le fait que d'Holbach n'ait pas ressenti le besoin de retravailler la lettre même des œuvres de Boulanger, dont la nature antireligieuse était sous-jacente à la démarche érudite de l'auteur, et que l'organisation éditoriale permettait de faire ressortir pour en faire une pièce maîtresse dans le combat philosophique du baron et de ses collaborateurs. D'Holbach n'aurait d'ailleurs pas eu besoin d'adhérer particulièrement aux idées développées par Boulanger, du moment que celles-ci s'inscrivaient dans une logique antichrétienne et qu'elles servaient la cause philosophique des Lumières, en tout cas celles de l'athéisme, conséquence nécessaire (mais jamais ouvertement affirmée) des thèses exposées dans les œuvres de Boulanger. De ce point de vue, nous pouvons dire que la relation de d'Holbach à Boulanger apparaît comme représentative de ces nombreuses stratégies de diffusion qui, à partir de 1760, permettent au

---

<sup>17</sup> Manfred Naumann, « Zur Publikationsgeschichte des „Christianisme dévoilé“ », dans Werner Krauss, Walter Dietze, *Neue Beiträge zur Literatur der Aufklärung*, Berlin, Rütten & Loening, 1964, p. 155–183 et en particulier, p. 160.

<sup>18</sup> Références à d'autres œuvres, témoignages contemporains, filigrane du papier utilisé pour l'édition du *Christianisme dévoilé*, par exemple.

baron, et plus largement à ce qu'on a appelé « la coterie holbachique » de diffuser de manière intensive la pensée hétérodoxe capable de servir la cause des Lumières.

Mais au-delà donc des stratégies de diffusion associées à l'usage du nom de Boulanger et à l'édition posthume de ses écrits, d'Holbach semble entretenir une relation plus complexe avec l'œuvre de son prédécesseur. Le baron n'est pas seulement l'éditeur d'œuvres à fort potentiel polémique ; il est aussi un lecteur attentif des idées qui constituent le système philosophique et historique de Boulanger et dont d'Holbach se sert ailleurs pour asseoir son athéisme sur un déterminisme matérialiste de nature scientifique. Ce deuxième cas de figure nous oblige à déplacer notre réflexion, non seulement à propos de d'Holbach mais sur l'ensemble des pratiques de la littérature clandestine. Car, ce qui peut surprendre, c'est que la présence des idées mêmes de Boulanger dans l'œuvre principale du baron d'Holbach, le *Système de la nature*, ne fait pas l'objet d'un renvoi explicite aux sources employées. Le nom de Boulanger n'est même pas mentionné. Et pour ce qui est de la stratégie d'attribution, d'Holbach se choisit un autre prête-nom, celui de Jean-Baptiste Mirabaud.

En effet, comme on vient de le voir, l'œuvre philosophique de Boulanger qu'édite le baron d'Holbach est indissociable du travail proprement géologique mené par l'ingénieur des Ponts-et-Chaussées et qui le conduisent à écrire ses *Anecdotes de la nature*, texte resté inédit au XVIII<sup>e</sup> siècle, mais dont la circulation est désormais largement avérée<sup>19</sup>. Rien ne nous permet d'affirmer que d'Holbach ait eu connaissance de l'existence de ce manuscrit ; en revanche, le baron connaissait certainement les thèses défendues par Boulanger sur l'origine physique du globe, et dont les plus importantes sont présentées dans l'article « Déluge » de l'*Encyclopédie* écrit par Boulanger et remanié par Diderot. Cette partie de l'œuvre de Boulanger intéresse doublement d'Holbach. D'un point de vue scientifique, les hypothèses qu'élabore l'ingénieur sur l'origine et la constitution du globe croissent les problématiques qu'il a pu étudier dans ses écrits sur la minéralogie et que l'on retrouve également dans les articles qu'il écrit pour l'*Encyclopédie*, à propos de la nature et de l'origine des fossiles, par exemple, dont on faisait les témoins directs des bouleversements physiques qu'avait connu le globe terrestre<sup>20</sup>. D'un point de vue historique ensuite, les conséquences nécessaires de la partie physique de la théorie de Boulanger supposaient surtout de faire éclater la courte

---

<sup>19</sup> Voir à ce sujet Jacques Roger, « Un manuscrit perdu et retrouvé : les *Anecdotes de la Nature* de Nicolas-Antoine Boulanger », *Revue des Sciences Humaines*, janvier-mars 1953, p. 231-254. Voir également John Hampton, *Nicolas-Antoine Boulanger et les sciences de son temps*, Thèse de doctorat de l'Université de Paris, Genève-Paris, Librairies Droz et Giard, 1955.

<sup>20</sup> Voir les articles « Fossile », « Montagnes » et surtout « Terre [révolutions de la] ».

chronologie biblique qui ne donnait à la terre que quelques six mille ans d'existence, et plongeait ses origines dans une temporalité vertigineuse, davantage compatible avec une vision matérialiste de l'univers.

C'est que, au-delà de son caractère polémique, l'œuvre de Boulanger participe de manière claire du développement des sciences de la terre qui s'accroît depuis la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, et surtout au cours du XVIII<sup>e</sup>, apportant ainsi un soutien scientifique aux nouvelles connaissances historiques. L'affaiblissement du mythe du Déluge universel tel qu'il est présenté dans la Genèse, et auquel contribue Boulanger, offrait un cadre favorable à la réflexion sur l'histoire des civilisations se réclamant d'une antiquité plus importante que celle que la Bible attribuait à l'humanité et semblait confirmer la longue histoire que les philosophes supposaient à l'esprit humain.

Or, paradoxalement, libérée dans le temps, l'histoire de l'homme perdait les points de repère traditionnels qu'étaient la Création et le Déluge universel et qui constituaient des références centrales dans l'élaboration d'une vision historique de l'humanité. De sorte que la plupart des savants qui étaient confrontés à la nécessité géologique de durées longues pour la planète, raccourcissaient sensiblement l'histoire de la Terre à des durées qui, même si elles défiaient la tradition religieuse, étaient loin de correspondre à leurs véritables observations scientifiques<sup>21</sup>. Et pour ce qui est de l'histoire de l'homme, les plus sérieux chronologistes du XVIII<sup>e</sup> siècle, comme Fréret, n'allaient pas au-delà des limites tolérées par la religion chrétienne, et ceci plus par honnêteté intellectuelle que par fidélité au dogme<sup>22</sup>.

En fait, l'établissement d'une chronologie naturelle aussi stricte que possible ne résolvait pas un problème majeur et directement lié à l'histoire physique du globe, celui de l'origine de l'humanité. Les historiens cherchaient à dater les épisodes de l'histoire humaine en partant en amont depuis les faits contemporains, mais ils aboutissaient rarement à un point de départ absolu. D'autre part, en attribuant des dates précises aux événements historiques marquants, la chronologie ne tenait compte que des faits dont il existe des témoignages certains, et par conséquent ignorait toutes les époques antérieures à ces preuves vérifiables, c'est-à-dire non seulement ces périodes que Fréret désigne comme « fabuleuses » (dont les témoignages historiques ne pourraient être confirmés) mais également ce que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de préhistoire (c'est-à-dire les événements antérieurs à

---

<sup>21</sup> C'est, par exemple, le cas de Buffon. Voir M.S. Seguin, *op. cit.*, p. 186.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 409-411.

l'invention de l'écriture)<sup>23</sup>.

Mais, repenser les origines de l'histoire signifie surtout pour le XVIII<sup>e</sup> siècle s'interroger sur l'origine des connaissances et sur l'histoire de l'esprit humain, question majeure qui confronte les penseurs à leurs propres limites. Or, l'origine des connaissances est en effet consubstantielle à l'origine même de la vie humaine, véritable aporie de la pensée scientifique et philosophique du temps. Dans l'absolu, deux solutions s'offraient aux philosophes : l'adoption d'un schéma « créationniste », que ce soit dans la tradition du christianisme et de la Révélation, ou dans une conception déiste qui suppose l'homme créé mais maître de son devenir intellectuel ; ou bien le choix d'une conception matérialiste supposant l'éternité de la matière et l'origine spontanée de la vie, l'idée d'évolution n'étant encore qu'une simple intuition. Deux présupposés philosophiques qui échappaient donc au contrôle de la vérification expérimentale et qui pouvaient, par leur caractère spéculatif, anéantir la portée rationnelle de la réflexion qui leur serait associée.

Une troisième voie s'ouvrait pourtant aux savants du XVIII<sup>e</sup> siècle, celle d'un deuxième commencement, dans laquelle l'existence de l'homme apparaît comme une donnée réelle, coupée d'emblée de toute transcendance et livrée à ses propres ressources naturelles. La même discipline scientifique qui avait permis de détruire le schéma historique traditionnel va offrir aux philosophes les arguments pour cette deuxième origine. En effet, si les sciences de la Terre avaient bien prouvé que la formation du relief terrestre a nécessité des durées bien plus longues que celle que suppose la Bible, elle n'a pas moins démontré que notre planète a subi autrefois d'importants bouleversements. Et ce sont ces anciennes « révolutions » qui servent de fondement à la théorie de Nicolas-Antoine Boulanger sous le nom générique de Déluge universel.

Le recours aux catastrophes naturelles comme nouveau point de départ de l'histoire humaine n'est pourtant pas une invention originale de l'auteur de l'*Antiquité dévoilée par ses usages*. L'image du Déluge, d'un déluge, ou de manière plus générale d'un cataclysme de portée plus ou moins générale, apparaissait déjà dans la littérature philosophique de la première moitié du siècle associée à un retour à la barbarie, et donc à un deuxième commencement de l'histoire intellectuelle de l'homme. L'auteur du manuscrit *Dissertation et*

---

<sup>23</sup>Si l'idée que l'invention de l'écriture marque une coupure dans les périodes historiques n'apparaît que vers le milieu du siècle dans l'œuvre de Turgot, elle est implicite à nombre de travaux de la première moitié du siècle. D'ailleurs, en affirmant l'origine antédiluvienne et révélée de l'écriture, les théologiens pensaient authentifier le récit des origines proposé par la Bible, et par là raccourcir l'histoire du Monde. Voir sur ce point Claudine Poulouin, *Le Temps des origines. L'Eden, le Déluge et les « temps reculés » de Pascal à l'Encyclopédie*, Paris, H. Champion, 1998.

*preuves de l'éternité du monde*<sup>24</sup>, qui a circulé sous le manteau dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, explique par exemple que des « déluges » de différente importance ont effacé le souvenir des sciences des premiers temps de l'histoire dans la plus grande partie de la Terre, à l'exception de quelques nations qui, épargnées par les catastrophes naturelles, ont pu préserver le souvenir des temps primitifs :

Les inondations, les déluges ont entièrement aboli les véritables sciences des premiers siècles dans la plus par [sic] des lieux de la Terre, ou du moins elles ont diminué et obscurci l'éclat qu'elles avaient alors [...], et si les Égyptiens, les Chinois, les Persans et surtout les Brahmanes ont conservé l'histoire de leurs Pays, cela n'a pû arriver [...] que parce que le Déluge de Noé, de Deucalion et d'Ogygès n'alla jamais jusqu'aux lieux reculés de l'orient<sup>25</sup>.

Même si l'intention première de l'auteur est de démontrer l'imposture du cadre chronologique biblique ainsi que l'impossibilité d'une inondation de portée mondiale, tel que le suppose la Bible, il n'en a pas moins recours aux catastrophes naturelles partielles pour signifier un retour à l'ignorance de certaines civilisations primitives. L'oubli des progrès atteints dans les premiers siècles explique donc les lacunes des annales de ces nations et l'ignorance dans laquelle elles sont tombées sur la grande antiquité du monde. Ce principe justifie par la même occasion le haut degré de perfection auquel sont parvenues des civilisations épargnées par la destruction (les Chaldéens les Égyptiens, les Chinois), et confère à leurs annales une portée historique à laquelle ne peuvent prétendre les récits des nations moins évoluées, dont le peuple Juif où trouve son origine la tradition chrétienne.

Un autre traité de circulation manuscrite, les *Opinions des Anciens sur le Monde*<sup>26</sup>, texte attribué généralement à l'académicien Jean-Baptiste Mirabaud (l'auteur fictif du *Système de la nature*), assigne aux catastrophes naturelles des conséquences comparables à celles de la *Dissertation et preuves de l'éternité du Monde*. Se prévalant de l'autorité de Macrobe, l'auteur montre que la Terre, n'a certainement pas six mille ans d'existence, mais que les hommes, ayant échappé à la fureur des éléments lors des différentes inondations qui ont affecté la surface de la planète, sont retombés dans l'ignorance des temps primitifs, ce qui

<sup>24</sup> Mss. Mazarine 1194 [A]. La date de composition de ce manuscrit n'a pas encore été précisée, mais il a dû circuler dans la première partie du XVIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>25</sup> *Dissertation et preuves ...*, op. cit., p. 42-43.

<sup>26</sup> Il existe plusieurs exemplaires de ce manuscrit. Voir par ex., Mss BNF, n.a.f. 14696. Il sera édité par l'Abbé Le Mascrier sous le titre *Le Monde, son origine, son antiquité. De l'âme et de son immortalité*, [Paris] 1751.

a suscité cette croyance inexacte de la jeunesse du Monde :

Ce sont ces déluges particuliers dont nous venons de parler [...] qui avaient fait croire aux Anciens que la Terre était sujette à ces sortes d'accidents, & qu'elle y était sujette d'une manière constante et réglée. [...] "Il n'arrive jamais, dit cet Auteur [Macrobe], que le déluge couvre la Terre entière ni que l'embrassement soit général dans le globe. Les hommes qui échappent à la fureur de ces redoutables fléaux, sont donc comme la pépinière, qui sert à réparer la diminution survenue au genre humain. Ainsi quoique le Monde ne soit pas nouveau, il paraît l'être, parce que les hommes réduits à un petit nombre, retombent dans la grossièreté & la barbarie inséparables de la solitude, jusqu'à ce que venant à se multiplier, la nature les porte à former des sociétés, où règne d'abord cette simplicité innocente qui a fait donner le nom d'âge d'or aux premiers siècles<sup>27</sup>.

Il est vrai que ces deux textes se rattachent à une ancienne tradition philosophique d'inspiration matérialiste, qui ponctue l'histoire du Monde par des renouvellements successifs. Pour Mirabaud, notamment, une lecture sérieuse des premiers versets de la *Genèse* en fait ressortir les véritables présupposés matérialistes. Le *chaos* décrit par Moïse n'est que la preuve de la préexistence d'une matière informe, dont l'arrangement postérieur a donné naissance à notre Monde tel que nous le connaissons. Mais cet arrangement n'est pas le fait de l'intervention d'une intelligence supérieure. L'idée de la création n'est en réalité qu'une invention de la métaphysique moderne, parce qu'aucune nation de la terre, même les plus anciennes, n'est en mesure de fournir une explication de l'origine du Monde<sup>28</sup>.

Mais, si dans le schéma cyclique du matérialisme ancien, ces révolutions concernaient l'ensemble du Monde, dans les deux textes qui nous intéressent ici le caractère universel de la destruction est remplacé par une vision restreinte des renouvellements. Les sciences de la terre y sont pour beaucoup, les deux auteurs connaissent les progrès réalisés dans ces domaines et s'en servent précisément pour démentir le récit biblique du Déluge. Le renouvellement cyclique est alors restreint à des portions limitées de la terre, tout comme les effets des cataclysmes naturels, et appliqué directement aux différentes civilisations, afin de signifier l'évolution de chaque peuple indépendamment de toute révélation. Les nouvelles connaissances géologiques permettent ainsi d'établir un lien direct entre l'histoire de la terre et l'histoire de l'homme et de justifier le retour à un certain degré d'ignorance à partir duquel une évolution de l'esprit humain est envisageable en dehors de toute transcendance.

Le baron d'Holbach est peut-être l'un de ceux qui a le mieux explicité la nécessité de ces catastrophes primitives dans la reconstitution des origines historiques de l'homme. Son

<sup>27</sup>J. B. de Mirabaud : *Le Monde, son origine et son antiquité*, éd. citée, p. 103-104.

<sup>28</sup>Avant Boulanger et son *Antiquité dévoilée* donc, le premier chapitre de l'*Opinion des Anciens sur le Monde* insiste sur le fait que la durée d'une semaine, que la *Genèse* attribue à la Création, est calquée sur les connaissances astronomiques des Chaldéens, qui vouaient un culte superstitieux aux sept planètes du système solaire.

*Système de la Nature*, paru en 1770 et attribué précisément à Jean-Baptiste Mirabaud, reprend, dès le chapitre I, l'idée d'une série d'inondations qui ont affecté non pas simultanément, mais successivement le globe terrestre :

Il est peu vraisemblable que le déluge, dont parlent les livres saints des Juifs et des Chrétiens ait été universel, mais il y a tout lieu de croire que *toutes les parties de la terre ont en différents tems, éprouvé des déluges* ; c'est ce que nous prouve la tradition uniforme de tous les peuples du monde, et encore les vestiges des corps marins que l'on trouve en tout pays, enfouis à peu ou moins de profondeur dans les couches de la terre : cependant il pourrait se faire qu'une comète, en venant heurter vivement notre globe eût produit une secousse assez forte pour submerger à la fois les continents, ce qui a pu se faire sans miracle<sup>29</sup>.

Les conséquences de ces catastrophes ont été fatales pour l'homme, et pas seulement à cause de la destruction d'une grande partie de l'humanité, mais en raison des effets durables que les révolutions de la nature ont provoqué dans l'esprit humain. En effet, les déluges ont certainement autant dérangé le monde moral que le monde physique. Non seulement les couches de la terre renferment des preuves certaines de ces transformations, mais surtout « les cervelles humaines — dit-il — conservent encore l'empreinte des chocs qu'elles ont alors reçus »<sup>30</sup>. D'Holbach semble donc faire la synthèse entre, d'une part, l'héritage clandestin des textes du premier XVIII<sup>e</sup> siècle, et notamment des écrits attribués à Mirabaud (à qui il attribue logiquement donc la paternité du *Système de la Nature*) et, d'autre part, les thèses géologiques et historiques de Boulanger, qu'il vient d'éditer et qui confortent son matérialisme.

Mais le baron dépasse même largement les affirmations de son prédécesseur, qui retrouvait les conséquences du Déluge dans les traditions et les cérémonies religieuses, sans pour autant s'en prendre ouvertement à l'idée même de la divinité. Le système de Boulanger est certes sous-tendu par un matérialisme athée, mais cet athéisme est tacite. Le matérialisme de d'Holbach est bien plus radical, il s'en prend directement à la notion de Dieu, invention de l'esprit humain affecté par les révolutions de la nature : « Ce fut dans le sein de l'ignorance, des alarmes et des calamités que les hommes ont toujours puisé leurs premières notions sur la divinité »<sup>31</sup>, affirme d'Holbach.

Ainsi, si la thèse des catastrophes primitives permettait dans le manuscrit attribué à Mirabaud, d'insister sur la relativité historique des différents peuples de l'Antiquité (et donc de nier la portée universelle de la morale chrétienne), elle permet à d'Holbach d'insister

<sup>29</sup> D'Holbach, *Système de la nature*, Paris, (1770), Fayard, Coll. "Corpus des Œuvres de Philosophie en Langue française", 1990, tome II, seconde partie, Ch. I, p. 16-17, note. C'est nous qui soulignons. D'Holbach fait ici allusion à la thèse de William Whiston, qui avait expliqué le déluge par le passage d'une comète, parce qu'elle correspond précisément à sa conception de l'origine de la Terre.

<sup>30</sup> *Ibid*, *ibid*.

<sup>31</sup> *Ibid*., p. 16.

davantage sur l'universalité des conséquences de ces catastrophes sur l'esprit humain ce qui est en somme la leçon qu'il retient de Boulanger. Or, alors que ce dernier se contentait d'affirmer l'uniformité psychologique du genre humain réagissant devant les révolutions physiques de la terre (et suivant en cela la leçon de Fontenelle), d'Holbach en fait un critère de déterminisme physiologique. On sait combien le *Système de la Nature* insiste sur la dimension matérielle du cerveau humain, avec lequel s'identifie l'esprit de l'homme, et c'est bien une modification anatomique que le baron attribue aux catastrophes primitives (une « empreinte » sur les « cervelles »). La force de ces impressions est telle qu'elle explique l'invention même de l'idée de divinité, résultat donc de l'action des cerveaux dérangés des hommes affectés par les révolutions de la nature :

En effet, sur quelque partie de notre globe que nous portions nos regards [...] nous voyons que partout les peuples ont tremblé, et que c'est en conséquence de leurs craintes et leurs malheurs qu'ils se sont fait des dieux nationaux, ou qu'ils ont adopté ceux qu'on leur apportoit d'ailleurs. L'idée de ces agents si puissants fut toujours associée à celle de la terreur ; leur nom rappella toujours à l'homme ses propres calamités ou celles de ses pères ; nous tremblons aujourd'hui parce que nos ayeux ont tremblé il y a des milliers d'années. L'idée de la Divinité réveille toujours en nous des idées affligeantes : si nous remontions à la source de nos craintes actuelles, et des pensées lugubres qui s'élèvent dans notre esprit toutes les fois que nous entendons prononcer son nom, nous la trouverions dans les déluges, les révolutions et les désastres qui ont détruit une partie du genre-humain, et consterné les malheureux échappés de la destruction de la terre ; [...] ce fut donc toujours dans l'atelier de la tristesse que l'homme malheureux a façonné le phantôme dont il a fait son Dieu<sup>32</sup>.

Cette invention néfaste a définitivement influencé l'histoire même des hommes. A travers le souvenir des destructions de la nature, l'homme a imaginé l'existence d'un Dieu tyrannique et cruel, qui préfère détruire sa création plutôt que de changer le cœur des hommes, sans pour autant apaiser sa soif de vengeance. Ainsi, la religion que l'homme s'est constituée sur cette peur primitive ne saurait lui apporter les principes moraux garantissant le bonheur. Elle est non seulement inutile, elle est surtout dangereuse, tant sur un plan individuel que d'un point de vue politique<sup>33</sup>.

La thèse de Boulanger joue ainsi le rôle d'un axiome (ou de principe essentiel et nécessaire) sur lequel peut se bâtir ensuite l'argumentaire philosophique et idéologique du baron d'Holbach à l'encontre de la religion, et notamment celle que l'on retrouve au cœur du *Christianisme dévoilé* attribué à Boulanger. S'opère ainsi un étrange glissement des idées entre les textes attribués à Boulanger et ceux écrits par d'Holbach, qui semble représentatif de

---

<sup>32</sup>*Ibid.*, p. 16-17.

<sup>33</sup>C'est la thèse du *Christianisme dévoilé*. Voir dans ce dossier l'article de F. Salaun.

la richesse et de la complexité du corpus clandestin : les idées anti-religieuses de d'Holbach sont ainsi attribuées à Boulanger dans le *Christianisme dévoilé*, alors que les thèses de Boulanger constituent le socle premier de l'une des œuvres phares du baron, le *Système de la Nature*, que d'Holbach attribue à un autre auteur clandestin dont les idées semblent annoncer celles de Boulanger ...

Cette complexe relation à l'œuvre de Boulanger permet en même temps de prendre la mesure d'une forme d'aporie de l'athéisme matérialiste de d'Holbach (mis qui bien évidemment ne lui est pas exclusive). De fait, le recours aux thèses de Boulanger apparaît comme une solution, voire comme la réponse la moins problématique, permettant de résoudre l'épineux problème de l'origine biologique de la vie. Ainsi, lorsqu'il s'agit de reconstituer le passé de l'humanité, de fixer un point de départ de l'histoire, d'Holbach n'hésite pas à partir de ces multiples catastrophes qui, selon Boulanger, ont autrefois bouleversé la terre. Sa conviction est certes toute scientifique (et croise, on l'a vu, son travail de traducteur des œuvres scientifiques de son temps et de rédacteur de *l'Encyclopédie*). Mais le philosophe est contraint d'avouer la nécessité qui est la sienne d'établir un point de départ quelque peu arbitraire pour l'histoire de l'homme, obligés que nous sommes par notre ignorance des origines biologiques de la vie humaine :

Si l'on nous demande quelle origine nous donnons aux êtres de l'espèce humaine ? Nous dirons que, de même que tous les autres, l'homme est une production de la nature [...] Si l'on nous demande d'où l'homme est venu ? Nous répondrons que l'expérience ne nous met point à portée de résoudre cette question, et qu'elle ne peut nous intéresser véritablement ; il nous suffit de savoir que l'homme existe et qu'il est constitué de manière à produire les effets dont nous le voyons susceptible<sup>34</sup>.

Que conclure de tout ceci ? La relation qu'entretient d'Holbach avec l'œuvre de Nicolas-Antoine Boulanger illustre clairement la forte complexité de la littérature clandestine elle-même. Si, dans un premier temps, d'Holbach n'apparaît que comme le simple éditeur de Boulanger, mettant en place différentes stratégies éditoriales qui transforment l'ingénieur des Pots-et-Chaussées en un prête-nom efficace (puisqu'il est déjà mort), le contexte même de ce travail, ou du moins les quelques hypothèses que nous pouvons élaborer à ce sujet, nous montrent aussi que le baron ne se contente pas d'utiliser les œuvres de Boulanger dans un combat philosophique général où tout argument contre la religion serait bon à prendre.

---

<sup>34</sup>*Système de la Nature*, première partie, t. I, ch. VI, p. 111-112. quelques pages plus loin d'Holbach précise ainsi sa pensée : « [...] si l'on nous oblige à remonter *par l'imagination* à l'origine des choses et au berceau du genre humain, nous dirons qu'il est probable que l'homme fut une suite nécessaire du débrouillement de notre globe [...] », mais même en adoptant cette idée, le philosophe reconnaît que « le dernier terme de l'existence de l'homme nous est aussi inconnu et aussi indifférent que le premier », *Ibid.*, p. 116-117. Je souligne.

D'Holbach est un lecteur de Boulanger, et un lecteur critique, capable de retenir, derrière la florissante érudition de l'ingénieur, les conséquences mêmes de ses thèses physiques et historiques, dont il s'approprie pour asseoir une conception matérialiste de la nature et une historiographie dénuée de toute transcendance.

Peut-on étendre ces conclusions aux autres auteurs édités par d'Holbach ? La question mériterait sans doute des analyses complémentaires. L'exemple de Boulanger est en tout état de cause révélateur de la relation fort complexe qui relie les philosophes de la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle avec leurs prédécesseurs, ceux du premier XVIII<sup>e</sup> siècle, bien sûr, mais aussi avec leurs contemporains immédiats, et qui ont conduit à transformer le curé Meslier en chantre du déisme, Robert Challe en « militaire philosophe » athée, ou un discret ingénieur des Ponts-et-Chaussées en virulent philosophe des Lumières.

Maria Susana Seguin  
(IRCL- UMR 5186 du CNRS  
Université Paul-Valéry Montpellier III).